

Roman ■

DENIS VAUZELLE

Le crime
de la
porte
d'orient

ARTÈGE

Le Crime de la porte d'Orient

Collection dirigée par Maxime Henri-Rousseau

Du même auteur

La Cathédrale et le Secret des Templiers, Éditions Royer, 2004

Le Grimoire de l'Alchimiste, Éditions Royer, 2005

L'Or des Templiers, Éditions Tempora, 2008

© Novembre 2009,

ISBN : 978 2916 05369 1

ISBN pdf : 9791033605485

Éditions Artège
11, rue du Bastion Saint-François
66000 Perpignan

Denis Vauzelle

Le Crime de la porte d'Orient

Roman

ARTÈGE

1

Une certaine idée de la mort

Budapest, 8 octobre 1990

C'était la première fois de ma vie que je me rendais aux obsèques d'une personne que je ne connaissais pas. Même de nom.

– Personne d'autre que vous n'est disponible, Mademoiselle, avait précisé le second secrétaire de l'ambassade. C'est un écrivain vous savez, avait-il ajouté, vous aurez sûrement l'occasion de parler littérature avec les personnes présentes à l'enterrement.

Le second secrétaire ne me plaisait pas beaucoup. Il avait pris l'habitude de s'incliner devant moi chaque fois que nous nous croisions dans les couloirs de l'ambassade. Seulement, il n'était pas assez galant pour me saluer d'un « bonjour madame » comme il sied de s'adresser à une jeune femme de plus de vingt-cinq ans, qu'elle soit ou non mariée. Son « bonjour mademoiselle » m'horripilait. Je ne savais pas, d'autre part, si j'étais en droit de me réjouir de pouvoir parler littérature à des obsèques. D'ailleurs, je n'avais jamais entendu prononcer le nom de cet écrivain. Il avait publié avant la Seconde Guerre mondiale, puis il s'était exilé aux États-Unis. Juif, peut-être. Romuald Kosmidrowiez :

un Français d'origine polonaise. Ensuite, il n'avait plus donné signe de vie. Sa production littéraire s'était tarie. D'un coup.

Un demi-siècle plus tard, ses obsèques avaient lieu dans un petit cimetière de Buda et j'étais là pour représenter l'ambassade de France.

Quatre mois plus tôt, je faisais acte de candidature pour un poste d'attachée culturelle à l'ambassade de France en Hongrie. Une amie avait relevé l'annonce du concours dans les fichiers de l'Institut catholique de Paris où devaient avoir lieu les épreuves. La nationalité française était bien sûr requise ainsi qu'une pratique courante de l'anglais et du hongrois mais, pour le reste, l'énoncé était assez vague.

En arrivant dans le couloir menant à la salle de conférence de l'Institut, je n'avais pas imaginé que tant de jeunes gens connaissent le hongrois et l'anglais, et soient prêts à partir pour un pays qui ne présentait pas encore toutes les garanties de stabilité, même si le point de chute concernait une ambassade. En réalité, la majorité des participants avait fait le calcul qu'il se trouverait si peu de candidats à parler couramment le hongrois qu'une maîtrise parfaite de l'anglais suffirait à emporter le morceau.

Trois semaines plus tard, au même endroit, nous n'étions plus que neuf à passer les épreuves orales. Cette fois, nous savions qu'il serait beaucoup question de littérature. Littérature française mais aussi hongroise.

Je devais passer devant le jury un mardi, à dix heures. J'avais donc espéré pouvoir profiter d'une salubre grasse matinée avant l'épreuve.

Mais, ce mardi matin, le téléphone avait sonné à 5 h 40. C'était beau-papa :

- Anne-Clémence ?
- Mais, oui... Qu'est-ce que tu veux ?
- J'ai rêvé de toi cette nuit.

– C’est toujours la nuit, non ? répondis-je après avoir laissé passer un temps de silence.

– Pardon ?

– Je veux dire : en ce moment, il fait nuit.

– Cela ne doit pas t’empêcher de sortir du lit, Anne-Clémence, réagit beau-papa. Ils vont t’interroger sur Kérouac.

– Jack ?

– Bon sang, tu connais un autre Kérouac ?... À quelle heure passes-tu ?

– Dix heures. J’avais prévu de...

– Eh bien, ça te laisse juste le temps de te mettre sur la route !

Sur le coup, je n’avais pas compris l’allusion de mon beau-père au célèbre roman de Kérouac, *Sur la route*. Je me disais seulement qu’il avait autant de toupet que l’écrivain lui-même – qui remit à l’éditeur le manuscrit de son roman sous la forme d’un rouleau de papier dactylographié de trente-cinq mètres de long – en prenant une voix tout à fait normale pour me raconter ses rêves à cinq heures du matin, le jour de mon oral.

Je l’aimais beaucoup, François. La cinquantaine, ou un peu moins – il ne fêtait jamais son anniversaire et s’agaçait facilement quand on lui parlait de son âge –, et de faux airs de Sean Connery. Il exerçait la profession de psychologue clinicien dans son cabinet situé près du bois de Vincennes. C’est dans ce cabinet qu’il avait rencontré ma mère quand elle était venue le consulter pour ses problèmes de couple. Ensuite, il avait fait la connaissance de mon père et ça s’était aussi très bien passé entre eux. Moi, j’étais trop petite pour être invitée à ces réunions secrètes. En tout cas, ma mère et moi vivions déjà chez François avant que le divorce soit prononcé : à l’époque, ce genre de formalité prenait encore du temps. C’est François qui avait conduit mes parents, en voiture, pour leur dernière visite chez le juge. Il avait décidé, ensuite, de les inviter au restaurant. Dans un restaurant très chic, très au-dessus de ses moyens. Ripailles cathartiques,

avait-il annoncé d'un air assez joyeux en réponse à l'incrédulité des nouveaux divorcés. Le sens de la formule avait complètement échappé à mon père et ma mère commençait à comprendre pourquoi elle n'avait pas résolu ses problèmes de couple dans le cabinet de ce jeune psy plein de bonne volonté. De ces ripailles cathartiques, ma mère aurait volontiers fait l'économie mais elle ne voulait pas s'opposer d'emblée aux décisions de son nouveau compagnon. Quant à mon père, il avait beaucoup de respect pour François et il aurait été simplement heureux de pouvoir compter au nombre de ses amis. Quoi qu'il en soit, les efforts des uns et des autres furent bien mal récompensés : il y eut... l'accident. Sur le chemin du retour, beau-papa avait perdu le contrôle de son véhicule. J'appris, des années plus tard, que le déjeuner avait été orageux, entre mon père, qui avait choisi de lever haut le verre de l'amitié, et ma mère, refusant de voir les premières heures de sa nouvelle vie immortalisées par l'ivrognerie de son ex-mari. Donc, on avait bu et pris le volant tout de suite après. Mes parents étaient morts tous les deux dans l'accident et François s'en était sorti de justesse. Il était resté un mois dans le coma. En fait, il était revenu à lui au bout de deux jours mais les médecins l'y avaient replongé pour soigner un hématome au niveau de la cavité oculaire et je ne sais plus quelle autre saloperie qui menaçait ses poumons. Il avait finalement perdu un œil et un bras – l'œil et le bras gauches – et il lui avait fallu un peu de temps pour se souvenir de moi. Cela ne l'avait pas empêché, ensuite, de m'élever comme sa propre fille, même si moi je ne réussis jamais à le considérer comme mon père. Peut-être, après tout, parce qu'il n'avait pas deux bras et deux yeux comme tous les papas.

À huit heures, François m'avait rappelée pour s'assurer que je n'avais plus le nez dans l'oreiller et me proposer une biographie sur Kérouac qu'il avait dû chercher dans tous les coins de sa maison depuis son dernier appel.

– Tu es sûr qu’il s’agit de Kérouac ? Ils ont un écrivain formidable en Hongrie dont on entend de plus en plus parler et dont le nom commence par les mêmes lettres.

– Kertész, répondit beau-papa du tac au tac.

Beau-papa avait fait l’admiration du personnel médical de la clinique Saint-Eustache, en 1984, en lisant les huit volumes d’*À la recherche du temps perdu* au cours de neuf jours d’hospitalisation pour une rubéole fulgurante. Beau-papa ne perdait jamais son temps : une nuit d’insomnie, un quart d’heure d’attente chez son dentiste, un bouchon sur le périphérique... il prenait un livre et lisait. Il citait souvent la formule de Fernando Pessoa, un des rares écrivains dont il n’avait pourtant jamais rien lu : « La littérature est bien la preuve que la vie ne suffit pas ».

– Ça se prononce *kertèche*, le repris-je. Tu as lu un de ses romans ? Il n’est pas encore traduit en français.

– Je l’ai lu en allemand, soupira François. Dans mon rêve, il y avait un jury de quatre personnes. Les questions portaient sur Kérouac, pas sur Kertész. Tu connais l’anecdote selon laquelle Jack Kérouac possédait un tableau du pape au-dessus de son lit... Oui ? Bien. Quel pape ? Je n’en sais rien, Anne-Clé. Pie XI, sans doute. Enfin, il y avait un tableau du pape au-dessus des têtes des membres du jury et, ce qui est troublant, c’est qu’à un moment tu n’as pas répondu convenablement à une des questions et que le tableau s’est décroché. Il est tombé. Or... (silence de beau-papa) il n’est pas tombé sur le jury, Anne-Clémence, mais sur toi !

Et je lui avais raccroché au nez.

La nuit écourtée, le moral diminué, l’envie me prit un instant de me recoucher. Et, avec tout cela, je me présentai avec cinq minutes de retard face au jury.

L’épreuve orale dura deux bonnes heures. Deux heures de questions très littéraires et de réponses peut-être moins littéraires car je ne possédais pas en la matière l’immense culture de mon savant beau-père.

Pas une minute de répit, en fait, et je n'avais pas mis longtemps à regretter d'avoir été réveillée si tôt, ce matin-là, par une illumination de François Laurens.

Avait-il été question de Kérouac ? Certes, mais on n'avait pas épilogué sur le sujet. J'étais pourtant décidée de ne rien reprocher à beau-papa. Avoir rêvé de Jack Kérouac, décédé à quarante-sept ans (soit à peu de choses près son âge à lui), trahissait peut-être sa peur de mourir. Cette crainte puisait ses racines dans sa culpabilité à boire plus que de raison – comme Kérouac – depuis que Catherine l'avait quitté. Il aurait eu beau jeu de me répondre qu'il était moins morbide de rêver de Kérouac que de Kertész puisque ce dernier avait connu l'enfer d'Auschwitz, seulement je n'arrivais pas à imaginer que le souvenir du premier des deux pût resurgir à l'évocation d'un jury de concours.

D'ailleurs, ce jury était dans la réalité composé de trois personnes et non quatre, comme dans le rêve de beau-papa. Au centre, un vieux monsieur siégeait. J'étais à ce point intimidée, et rendue confuse par mon retard, que je ne l'ai jamais vraiment regardé et, si je l'avais ensuite croisé dans les couloirs de l'Institut, je ne l'aurais sans doute pas reconnu. Il avait rarement pris la parole, se contentant de remuer sa lourde tête à toison blanche selon les réponses que je faisais. Parfois, il m'invitait à préciser une réponse ou à la formuler plus clairement. Ses interventions avaient eu sur moi un effet désastreux au début de l'entretien. Au premier mot, je compliquais tout et je finissais par ne plus savoir ce qu'on me demandait. À la gauche du vieux monsieur, un homme d'une quarantaine d'années prenait des notes, beaucoup de notes. François m'avait prévenue :

« Dans le jury, l'examineur qui prend les notes est le psychologue. Attention ! C'est au moment où il écrit qu'il t'observe le plus attentivement car ta vigilance est alors censée se relâcher.

– Mais je suis aussi censée ignorer ce qu'il fait, non ?

– En principe, un sujet intelligent découvre au bout de dix minutes qui il est. Toi, tu vas gagner ces dix minutes. »

Monsieur le psychologue possédait un nez assez fort, aquilin, une barbichette, des cheveux bouclés, il me faisait penser à Henri IV. Et s'il était Henri IV, l'examinatrice à l'autre bout de la table pouvait être Gabrielle d'Estrées. Oui, sans aucun doute, l'esprit et la beauté de cette femme que je voyais pour la première fois aurait pu charmer un roi. Et moi, l'autre jeune femme, mal fagotée, je devais leur faire l'effet d'une paysanne ayant glané quelques épis sur les terres de son seigneur et répondant de sa maraude devant ce tribunal improvisé. Un air de gourgandine, aussi, qui incita la belle Gabrielle à me parler des Danaïdes et des origines du fameux tonneau. À sa façon de décroiser et de croiser ses longues jambes en posant la question, j'avais compris qu'elle attendait de moi une réponse très précise, tandis que le psy et le vieux monsieur dodelinaient du chef d'un air désapprobateur : les Danaïdes, bigre ! Eux-mêmes... enfin, la question n'était pas facile.

L'œil de beau-papa s'était allumé tandis que je lui narraï l'anecdote en mangeant notre salade de pâtes.

– Grosse poitrine, hanches fortes, cela plaît aux hommes, ma chère. Tu as dû te mettre ces messieurs dans la po...

– Épaules tout aussi fortes et la taille qui va avec, le coupai-je d'un ton maussade. Même avec eux la partie n'était pas gagnée.

– Allons, allons !... protesta beau-papa en battant son bras comme une perdrix blessée qui cherche à échapper à la gueule du chien. Donc, le tonneau : tu as su répondre ?

– Je crois avoir dit l'essentiel. Une histoire de jalousie entre deux rois, deux frères. L'un craignant que l'autre ne le surpasse un jour grâce à ses cinquante filles dont les mariages seraient autant d'alliances. Égyptus impose donc à Danaüs l'union de ses filles avec ses cinquante fils. Danaüs n'est pas en position de refuser le marché mais fait promettre à ses filles de supprimer leurs époux durant la nuit de noces. Or, une seule ne tient pas sa promesse, Hypermnestre. Lyncée, l'époux épargné, témoigne

de cette trahison auprès de Zeus qui condamne les Danaïdes à remplir éternellement un tonneau percé.

– Tu as dit l'essentiel.

– Face à Gabrielle, ce n'était pas aussi clair. Certains noms me sont revenus en mémoire dans le métro : Égyptus, Hypermnestre, Lyncée...

– Gabrielle ?

– Ton confrère avait de faux airs d'Henri IV, j'ai donc associé l'examinatrice, beaucoup plus jeune et très belle, à sa maîtresse Gabrielle d'Estrées.

– Tu connais mieux l'Histoire de France que la mythologie grecque, cela me semble évident, pouffa beau-papa. Il faudrait que tu lises Paul Diel, c'est un autre de mes confrères : il a écrit un ouvrage passionnant sur l'interprétation psychologique des principaux mythes grecs. Je dois avoir son bouquin quelque part.

Tandis que j'allais à la cuisine chercher la suite du déjeuner, François passait consciencieusement en revue les étagères de sa bibliothèque.

– Évidemment, c'est toujours quand on cherche quelque chose... l'entendais-je rouspéter.

Beau-papa avait fait le calcul qu'il me faudrait, à l'avenir, être un peu mieux préparée pour prétendre réussir ce genre de concours et cherchait les livres qui pourraient m'être utiles, espérait les trouver dans son immense bibliothèque et se faisait un plaisir de les mettre à ma disposition sans plus attendre, à quoi bon ? Je repartirais de chez lui les précieux ouvrages serrés contre ma poitrine, presque consolée de ne pas avoir été plus brillante face au jury historique de l'Institut catholique.

– Bon, je ne retrouve pas ce foutu bouquin, pesta François en me rejoignant à table. Alors, raconte-moi comment s'est passée la suite.

– Dans le détail ? Je ne me souviens plus de toutes les questions.

Pas moyen de faire l'économie du sujet, donc. François n'était pas du genre à lâcher le morceau. D'ailleurs, s'il n'avait pas été si désireux de m'écouter raconter les péripéties de cet oral, il ne serait pas revenu à table avant d'avoir remis la main sur le bouquin de Paul Diel.

Il y avait une question du jury que je n'avais pas cessé de retourner dans mon esprit. Une question sans réponse.

Henri IV le psy m'avait demandé de citer deux récits ou romans, se rapportant à la Seconde Guerre mondiale. Je me suis trouvée assez prudente pour citer des textes que j'avais lus : *Le Silence de la mer* et *Si c'est un homme*. Le vieux monsieur, Henri IV le psy et Gabrielle d'Estrées n'ont rien dit du tout durant au moins une minute – une éternité dans ce genre de situation ! – sans que je sache si cette soudaine trêve était inspirée par leurs propres souvenirs de lecture du roman de Vercors (dans *Le Silence de la mer*, un homme et sa fille opposent un mutisme absolu à la présence de l'officier allemand logeant chez eux) ou bien par le souvenir du regretté Primo Levi dont le suicide remontait à moins de trois ans. C'est Gabrielle qui rompit le silence :

« Madame, voyez-vous le rapport (évident, même si elle n'avait pas prononcé le mot) qui peut exister entre ces deux livres ? »

Pour le coup, j'avais senti mes joues se colorer. *Le Silence de la mer* était un récit sur l'occupation écrit par Jean Bruller, un Français, sous le pseudonyme de Vercors ; *Si c'est un homme* était le récit de la déportation à Auschwitz d'un Italien de confession juive, Primo Levi. Deux témoignages sur la Seconde Guerre, que dire d'autre ? J'avais donné ma langue au chat.

– Et Gabrielle n'a pas éclairé ta lanterne ?

– Non, non, non... Mais son regard en disait long sur tout ce qui pouvait me manquer pour obtenir le poste d'attachée culturelle à Budapest ou n'importe où ailleurs.